

Une semaine, un livre

N°466, 26 juin 2022

Friedel Bohny-Reiter

Journal de Rivesaltes 1941-1942

Traduction de l'allemand et introduction par
Michèle Fleury-Seemuller

Éditions Zoé 1993, Zoé Poche 2022

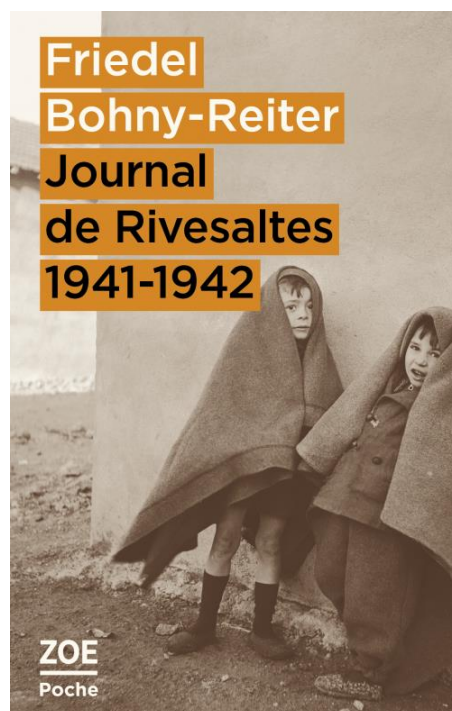
182 pages

En 1941, en France, un certain nombre de camps existent pour interner les populations indésirables. Dans le Sud, ce sont beaucoup d'Espagnols fuyant la guerre civile à partir de 1939, des Tziganes ou des Juifs sous le régime de Vichy... Près de Rivesaltes, dans cette plaine aride balayée par le vent, un camp militaire est transformé en camp d'internement. C'est là que Friedel Bohny-Reiter est envoyée pour prendre soin, voire sauver, les enfants enfermés dans ce camp.

Friedel Bohny-Reiter n'est pas écrivaine ni historienne. Ce livre est une partie de son journal intime, publiée avec son accord. Elle n'analyse pas la situation mais en fait part en toute subjectivité et avec émotion. Elle dit comment elle est indignée et choquée par ce qu'elle voit, elle crie l'injustice, elle ne comprend pas et donc n'explique pas ; la seule chose dont elle est certaine, c'est qu'elle veut faire le maximum pour améliorer la vie des enfants du camp. Elle décrit simplement, et toujours avec ses sentiments, la grande misère dans laquelle les familles le plus souvent séparées sont plongées, le dénuement total, la faim terrible, la maladie et la mort. Le climat rude de la plaine de Rivesaltes, le manque d'approvisionnement, la mauvaise gestion ainsi que les conditions d'hygiène inexistantes, transforment souvent ce camp en mouvoir...

En 2015, le Mémorial du camp de Rivesaltes a été inauguré pour préserver la mémoire. Il s'agit en fait d'un musée des camps où il est expliqué comment les camps ont été et sont toujours un instrument au service des États. Celui de Rivesaltes, créé en 1939 comme camp militaire ne fermera d'ailleurs complètement qu'en 2007, après avoir vu passer, après la période de la guerre, des prisonniers de guerre allemands entre 45 et 48, des harkis jusqu'en 64, des Guinéens et des Vietnamiens, et plus tard des migrants en tant que centre de rétention administratif...

Le Journal de Rivesaltes est un grand témoignage, l'introduction et les notes de Michèle Fleury-Seemuller donnent les éléments de compréhension nécessaires. C'est aussi un texte plein d'émotion très directe, écrit au jour le jour par une Suisseuse plutôt candide et qui nous livre son pur désarroi, le même qu'on peut ressentir vis-à-vis des chaos et soubresauts actuels, en Chine, en Syrie, en Afrique... où les camps continuent à remplir leur triste et macabre fonction.



Une semaine, un livre

Friedel Bohny-Reiter est née en 1912 à Vienne et décédée à Bâle 2001. En 1919, orpheline, elle est accueillie dans une famille près de Zurich grâce à la Croix-Rouge. Elle y restera jusqu'en 1936. Après des études d'infirmière en pédiatrie, elle part travailler à Florence, puis elle s'engage auprès du Secours suisse aux enfants et est envoyée au camp de Rivesaltes en Novembre 1941. Après la guerre elle a continué son métier d'infirmière mais s'est adonnée également à la peinture. Son *Journal de Rivesaltes* est sa seule publication.



Extrait :

22 janvier 1942

Qu'il est dur cet hiver – il fait toujours froid. Il me semble que la détresse augmente de jour en jour. On voit d'épouvantables symptômes de faim – des pieds, des lèvres enflées, des visages tuméfiés, et si on n'y remédie pas tout de suite, on sait que la fin est imminente. L'infirmerie s'est augmentée de huit baraques. Mais pourquoi met-on ces gens affaiblis dans des baraques où ils souffrent plus du froid que dans les leurs, quand le seul bénéfice qu'ils en tirent est un demi-litre de lait en plus par jour ? Nous réfléchissons – Elsi fait des calculs, nous aidons. Je choisis les plus atteints pour leur donner une portion de riz supplémentaire. Il est possible qu'on puisse en aider quelques-uns à s'en sortir.

J'ai souvent l'impression de me trouver dans un monde en folie. Ici nous nous battons contre la faim, contre la misère, et ailleurs des centaines de personnes sont précipitées dans la misère à leur tour, deviennent apatrides et meurent de froid. Que signifie notre aide ? Une goutte d'eau dans la mer. Je suis inquiète, je sens que je ne dois pas m'abandonner à ces ruminations. Cela n'a pas de sens d'autant plus que cela ne fait que paralyser des forces. Il faut aller de l'avant, ne pas regarder en arrière.